

Zadig ou la destinée :

Un alliage rare et précieux issu des transmutations voltairiennes.

Par Denis-Philippe de La Prétence

À l’heure où les quiproquos vulgaires, les jeux de mots simplistes et les calembours galvaudés constituent une nourriture de choix pour un public décadent, avili par les stupidités sacrées du petit écran – temple abject au sein duquel officient les présentateurs, prêtres de la religion cathodique distribuant la sainte hostie de la bêtise – il est des plus difficile de trouver une nourriture spirituelle décente. Il faut le reconnaître, les humoristes contemporains manipulent trop souvent des clichés rustiques, pour le plus grand plaisir d’une masse inculte et amorphe qui – c’est hélas une incontestable vérité de notre époque – sculpte avec les outils grossiers de son intellect un paysage culturel stérile et déprimant. Voltaire, auprès de ces charlatans du rire, apparaît comme un savant alchimiste, distillant dans l’athanor de ses textes une ironie subtile, transformant les métaux grossiers du langage en or philosophique, matérialisant la fusion de la drôlerie et de la réflexion dans la pierre philosophale de son œuvre.

Zadig ou la destinée est l’un des trésors issu des transmutations voltairiennes. Ce récit picaresque, paru en 1747 – qualifié de roman par son auteur, mais présentant la forme d’un conte philosophique – relate les péripéties de Zadig, un personnage fictionnel « riche et jeune », dans un Orient fantaisiste. Outre sa fortune et sa jouvence, Zadig est capable de « modérer ses passions », ne veut « point toujours avoir raison » et sait « respecter la faiblesse des hommes », autant de preuves de sagesse qui le conduisent rapidement à devenir premier ministre du roi de Babylone. Mais Zadig tombe malgré lui-même amoureux de la reine Astarté, et bien que cette passion partagée par l’élue de son cœur reste pure, il est contraint de s’enfuir, car le roi découvre les sentiments coupables que son épouse éprouve pour notre héros. Celui-ci se réfugie alors en Egypte où, pour avoir sauvé une femme d’un mari violent, il se retrouve vendu comme esclave.

Comme bien souvent dans les contes de Voltaire, la trame du récit se concentre autour de la quête du bonheur par un héros qui, aux prises avec une providence capricieuse, connaît tour à tour déboires et succès. Ainsi, *Zadig ou la destinée* constitue non seulement une brillante mise en scène de la *rota fortunae* médiévale, mais encore une réflexion philosophique sur la fatalité, riche d’enseignements pour les lecteurs de notre époque. Car, bien que la liberté de choix semble réduite pour l’être humain dans l’univers voltairien, puisque le moindre évènement de la plus misérable des vies humaines est écrit dans le livre des

Le schibboleth des érudits – critique d’œuvre

destinées, un équilibre se dégage de ces revirements du sort : un équilibre qui enjoint le lecteur à supporter avec patience les aléas du destin.

L’humour innervant *Zadig ou la destinée* – comme toute l’œuvre de voltairienne – est le baume de l’esprit capable d’apaiser la détresse de l’être humain en proie aux tourments de l’existence. Oncques les gausseries omniscientes de l’auteur ne sont cyniques, puisqu’elles tournent en dérision les malheurs qui accablent le héros ; son ironie jubilatoire s’exerce sur ses cibles de prédilection, le fanatisme religieux et les coutumes surannées, mais aussi sur les travers humains en général : la vanité et la volupté, la paresse et la jalousie, la crédulité et la fausseté. Caricaturiste de génie, Voltaire a su peindre l’âme humaine avec tous ses défauts, comme en témoigne l’extrait suivant :

« Il venait tous les jours des plaintes à la cour contre l’itimadoulet de Médie, nommé Irax. C’était un grand seigneur dont le fond n’était pas mauvais, mais qui était corrompu par la vanité et par la volupté. [...] Zadig entreprit de le corriger. Il lui envoya de la part du roi un maître de musique avec douze voix et vingt-quatre violons, un maître d’hôtel avec six cuisiniers et quatre chambellans, qui ne devaient pas le quitter. [...] Le premier jour, dès que le voluptueux Irax fut éveillé, le maître de musique entra, suivi des voix et des violons : on chanta une cantate qui dura deux heures, et, de trois minutes en trois minutes, le refrain était : « Que son mérite est extrême ! Que de grâces ! Que de grandeur ! Ah ! combien monseigneur Doit être content de lui-même ! »

Après l’exécution de la cantate un chambellan lui fit une harangue de trois quarts d’heure, dans laquelle on le louait expressément de toutes les bonnes qualités qui lui manquaient. La harangue finie, on le conduisit à table au son des instruments. Le dîner dura trois heures ; dès qu’il ouvrit la bouche pour parler, le premier chambellan dit : « il aura raison ». A peine eut-il prononcé quatre paroles que le second chambellan s’écria : « il a raison ! » Les deux autres chambellans firent de grands éclats de rire des bons mots qu’Irax avait dits ou qu’il avait dû dire. Après dîner on lui répéta la cantate. Cette première journée lui parut délicieuse, il crut que le roi des rois l’honorait selon ses mérites ; la seconde lui parut moins agréable ; la troisième fut gênante ; la quatrième fut insupportable ; la cinquième fut un supplice. Enfin, outré d’entendre toujours chanter : « Ah ! combien monseigneur doit être content de lui-même ! », d’entendre toujours dire qu’il avait raison, et d’être harangué chaque jour à la même heure, il écrivit en cour pour supplier le roi qu’il daignât rappeler ses chambellans, ses musiciens, son maître d’hôtel ; il promit d’être désormais moins vain et plus appliqué ; il se fit moins encenser, eut moins de fêtes, et fut plus heureux. »

Zadig ou la destinée est un ouvrage dans lequel on peut s’immerger avec plaisir dans les périodes sombres de notre existence, comme dans les moments les plus heureux ; cela tient sans doute à sa composition si subtile, à ce mélange de fine drôlerie et de réflexion profonde qui fait de ce conte un alliage littéraire rare et précieux. C’est aussi le genre d’écrit que l’on apprécie de lire et relire, sans jamais s’en lasser car il est inépuisable. Pour ma part, je m’y plonge lorsque je suis trop accablé par la sottise des humoristes de notre temps ; quand l’étai de la dérélition étreint mon âme, j’y trouve toujours un réconfort de bon aloi.